

## Bulletin d'histoire politique

**Anthony Summers, Le plus grand salaud d'Amérique: J.E. Hoover, patron du FBI, Paris, Éditions du Seuil, 1995, 379 p.**

Bernard Lemelin



Volume 4, numéro 4, été 1996

Histoires du monde : Allemagne, Japon, Italie, États-Unis, France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063570ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063570ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
Septentrion

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lemelin, B. (1996). Compte rendu de [Anthony Summers, *Le plus grand salaud d'Amérique: J.E. Hoover, patron du FBI*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, 379 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 4(4), 70–72. <https://doi.org/10.7202/1063570ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Anthony Summers, LE PLUS GRAND SALAUD  
D'AMÉRIQUE: J. E. HOOVER, PATRON DU FBI,  
Paris, Éditions du Seuil, 1995, 379 p.**

---

Cet ouvrage, une traduction de *Official and Confidential. The Secret Life of J. Edgar Hoover* (1993), constitue une biographie de celui qui a servi comme directeur du FBI de 1924 jusqu'à sa mort en 1972. Ainsi que l'indique son titre explicite, l'auteur, un journaliste qui a fait ses études à Oxford, brosse un portrait peu flatteur de John Edgar Hoover, natif de Washington, D.C. et dont l'enfance auprès d'un père dépressif et d'une mère dominatrice ne s'avéra guère aisée. En fait, si Summers sait reconnaître les réalisations notables du patron du FBI (bureau des empreintes digitales, laboratoire de criminologie, etc.), il se livre à un véritable réquisitoire contre cet individu qu'un sénateur qualifia en 1960 d'«homme le plus dangereux des États-Unis» (p. 167).

C'est ainsi que de Hoover, entré au ministère de la Justice en 1917 et farouche partisan de l'aile droite du parti républicain dès les lendemains de la Première Guerre mondiale, le lecteur apprend, d'une part, qu'il recrutait très peu d'agents noirs et que cet antisémite notoire entretenait dans les années 1930 une correspondance cordiale avec des porte-parole de la Gestapo. À cette époque, ce personnage capricieux et narcissique autorisa, d'autre part, les écoutes téléphoniques d'«ennemis potentiels de la nation», contrevenant du même coup à une loi sur les communications de 1934 prohibant une telle pratique. Cette dernière, incidemment, fut utilisée à profusion par la suite pour contrer les libéraux (Eleanor Roosevelt, Martin Luther King, etc.) que «le premier des justiciers» (p. 10) abhorrait tant. De plus, Summers laisse entendre que Hoover omit en août 1941 de transmettre à la Maison-Blanche la précieuse information d'un certain Dusan Popov, yougoslave de New York en étroite relation avec un membre du service de renseignements militaire allemand, à l'effet que les Japonais envisageaient d'attaquer la base de Pearl Harbor. Il appert en outre que cet homosexuel jaloux, dont les séjours de vacances avec son alter ego Clyde Tolson furent nombreux, accorda peu d'importance à la lutte contre la pègre, à preuve la diminution marquée des effectifs du FBI affectés au crime organisé dans des villes comme New York et Chicago dès la fin des années 1950. À vrai dire, l'auteur prétend même que l'expansion de la mafia américaine coïncida exactement avec la carrière de J. Edgar Hoover lequel, féru de courses de chevaux et de paris, alla jusqu'à s'acoquiner avec des gangsters influents (Frank Costello, Del Webb, etc.)!

Les relations suspectes, les quelques bourdes et les écarts de conduite de cet individu, que Summers accuse par surcroît d'être le principal responsable de l'hystérie anticommuniste après la Seconde Guerre mondiale, ne suffirent cependant pas à l'évincer de la vie publique. C'est que Hoover détenait l'arme la plus sûre qui soit: le renseignement. De fait, sa connaissance des péchés secrets des caciques de la scène fédérale aide à comprendre pourquoi, à titre d'exemple, aucun des huit présidents qu'il servit ne réussit à s'en débarrasser. Tartuffe invétéré et expert en chantage, Hoover ne manquait d'ailleurs pas de signifier à certains chefs de l'Exécutif que son renvoi pourrait l'amener à divulguer quelques-unes de leurs frasques, avec toutes les conséquences politiques désastreuses qui en résulteraient pour eux. Le cas de John F. Kennedy fut particulièrement probant à cet égard. En effet, le directeur du FBI, grâce aux rapports de ses agents, en savait beaucoup sur les aventures féminines du président démocrate, notamment celle qu'il eut avec une jeune femme proche d'un patron de la mafia! Il en fut de même pour Richard Nixon: non seulement Hoover avait-il été informé de sa liaison antérieure avec une guide touristique de Hong Kong, mais encore était-il au courant de l'implication de la Maison-Blanche dans la subreptice fouille du bureau du psychiatre de Daniel Ellsberg en septembre 1971. Cela peut expliquer pourquoi le Californien, après sa disgrâce, confia sans ambages que «l'information a été une des principales sources de la puissance d'Edgar Hoover» (p. 176).

Force est de constater, en terminant, que cet ouvrage recèle quelques lacunes. Ainsi, l'auteur affirme à la page 129 que Sumner Welles, non Cordell Hull, était secrétaire d'État de Franklin D. Roosevelt en 1943. Ce n'est pas tout: les études *The Private Papers of Harry Truman* et *Letters from Harry to Bess Truman* mentionnées à la page 366 ne sont pas de David McCullough, mais plutôt de l'historien Robert Ferrell. Qui plus est, certaines insinuations de Summers apparaissent nettement exagérées en regard de la réalité historique, entre autres celle aux pages 157-158 selon laquelle la victoire électorale de Dwight Eisenhower en novembre 1952 serait largement attribuable à la campagne fielleuse orchestrée par le FBI contre son opposant démocrate Adlai Stevenson. Par ailleurs, il est regrettable que le traducteur ait commis des erreurs sur le plan de la forme comme l'illustrent ces extraits: «le maccartisme» (p. 158), «le pro-communiste» (p. 270), «Haldeman, Ehrlichman et un autre collaborateur... était» (p. 312). Ces irrégularités et le ton parfois scabreux du récit n'altèrent toutefois en rien la valeur de ladite étude. De fait, en plus d'être cohérente du point de vue de sa structure et de lever le voile sur la puissance du «policier le plus célèbre

du monde» (p. 15), celle-ci repose sur une recherche étoffée (quelque 800 interviews, milliers de documents émanant du FBI, etc.). Ce n'est pas là son moindre mérite.

**Bernard Lemelin**  
Département d'histoire  
Université Laval

**JEUNESSES ET POLITIQUE**, sous la direction de Raymond Hudon et Bernard Fournier, 2 volumes. 1. «Conception de la politique en Amérique du Nord et en Europe», 548 p.; 2. «Mouvements et engagements depuis les années trente», 452 p., Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Paris, L'Harmattan, 1994, coll. «Sociétés et mutations»

---

Lorsqu'on m'a proposé de faire la recension de ces deux volumes, rivalisant d'épaisseur avec l'annuaire téléphonique de la ville de Montréal, j'ai presque eu peur. Y avait-il autant de choses à dire à ce sujet? Heureusement pour moi, et pour les lecteurs en général, le contenu s'avère plus étoffé que celui des pages jaunes. C'est le titre, tout d'abord, qui m'a frappé: *Jeunesses et politique*. Que pouvait-on bien en dire? N'était-ce pas un peu bizarre de lier ces deux concepts qui semblent, à prime abord, si peu compatibles? Les différents auteurs nous démontrent que si la chose est peut-être bizarre, elle n'est pas vaine.

*Jeunesses et politique* est un ouvrage en deux volumes, regroupant plus de 30 articles sur le sujet. Le volume 1 s'attarde à la conception de la politique, alors que le deuxième traite plutôt de l'engagement politique des jeunes s'inscrivant dans des temps historiques différents. Les directeurs de cette publication, MM. Hudon et Fournier, nous précisent d'emblée qu'ils tenteront de donner une image différente de la jeunesse et de sa relation avec la politique. Pour eux, le portrait trop souvent brossé de jeunes défaitistes, apolitiques ou dépolitisés relève d'une analyse simpliste. L'habituel stéréotype a fait son temps. Mais malgré tout le bon vouloir des directeurs, certains auteurs tombent dans le piège.

Il faut également remarquer que la majorité des articles s'inscrivent dans une analyse plus sociologique qu'historique. Dans plusieurs articles, les